

V^e PROMENADE.

Visite des polypes, polypiers, vulgairement zoophytes, madrépores, coraux. — Des radiaires, contenant les oursins, etc. — Des vers, tels que le ver solitaire, les dragonnaux. — Des insectes et des araignées. — Des crustacés, tels que crabes, écrevisses. — Des annelides. — Des mollusques ou de leurs coquilles. — Des poissons. — Et des reptiles et serpens.

D'APRÈS la distribution que nous venons d'exposer pour les quatre promenades qui ont pour objet la visite de tous les animaux conservés dans les deux galeries du second étage, c'est par les POLYPES que nous devons commencer.¹

¹ En entrant dans la grande galerie par la porte principale, il faut aller jusqu'à l'extrémité opposée, et l'on se trouve à l'entrée de la salle des quadrupèdes : alors les polypes se voient à notre gauche. C'est aussi

Les polypes n'ont été étudiés avec soin que depuis environ quatre-vingts ans, et l'on ne recueille dans les cabinets que les produits d'une partie de ces animaux; ce sont ces produits, généralement connus sous le nom de madrépores et coraux, que les naturalistes ont long-temps rangés au nombre des plantes marines; et lors même qu'on a été détrompé, on a conservé à cette classe de productions une dénomination modifiée, qui tient beaucoup de l'ancienne erreur: c'est ainsi que dans presque tous les ouvrages d'histoire naturelle et les cabinets, ces productions sont encore désignées par le nom de *zoophytes*, mot composé, qui signifie *animaux-plantes*.

Tous les polypes sont aquatiques,

de ce même côté que sont placés tous les animaux que nous visiterons dans cette Promenade, en remontant jusqu'à la porte par laquelle nous sommes entrés.

mais tous ne composent pas de ces corps solides qui ont la consistance de la corne ou de la pierre, tels que ceux qui garnissent ces huit armoires :¹ quelques-uns sont nus et se transportent facilement d'un lieu à un autre, tandis que la plupart de ceux qui forment les coraux, madrépores, etc., demeurent comme attachés au lieu de leur naissance ; mais la propriété qui rapproche tous ces êtres extraordinaires, et qui engage à les réunir dans une même classe, est la faculté de se reproduire soit par *bouture*, soit par des excroissances que l'on peut considérer comme de véritables *bourgeons*, qui se détachent du tronc principal, soit enfin par une véritable division ou scission de leurs corps.

Il ne faut pas avoir vécu long-temps à la campagne pour savoir que les bou-

¹ On voit que je continue à désigner par le mot armoire chaque division extérieure.

tures sont des branches, qui, détachées de la tige et plantées en terre, produisent de nouvelles plantes, et que chaque bourgeon contient aussi un végétal complet que l'on peut transplanter sur un autre, au moyen de la greffe.

Comme l'on ne desire avoir des notions que sur les espèces dont les individus ou les produits sont conservés dans ces galeries, nous ne nous arrêterons pas à décrire l'organisation particulière des *polypes nus* : les noms des genres de la plupart de ces derniers sont inscrits sur un carton placé au bas de l'armoire, à côté de la porte de la seconde galerie.

Les *polypes coralligènes*, c'est-à-dire ceux qui produisent des tiges rameuses ou des masses de substance plus ou moins dure, semblables à celles que nous avons sous les yeux, sont réunis dans un ordre qui comprend aussi quelques espèces de polypes nus ; cet ordre embrasse tous les polypes à *rayons*, ainsi désignés par les naturalis-

tes, parce que leur bouche est entourée d'espèces de bras ou *tentacules* placées sur une ou plusieurs rangées, ce qui leur donne l'aspect de rayons mouvans : ces bras paraissent destinés, dans quelques individus, non seulement à toucher, mais à arrêter, à amener leur proie vers une espèce de sac dont le fond est fixé sur le *polypier* et dont l'entrée sert également de bouche et d'anus. Ces parties extrêmement simples constituent ces animaux de consistance gélatineuse, qui habitent et forment cette foule de cellules que nous remarquons dans presque tous les polypiers : il en est qui sont trop petites pour être distinguées sans le secours du microscope, et l'on sent bien que celles-ci sont formées et habitées de véritables animalcules. L'on conçoit maintenant comment les premiers observateurs ont pu prendre ces bras ou tentacules en rayons pour des fleurs, et donner en conséquence, à cette réunion d'individus sur

un même tronc, le plus souvent fixé sur un corps solide, le nom de zoophytes.

Ce sont principalement les animaux de ces zoophytes, ou polypiers coralligènes, qui se multiplient par bourgeons; et la diversité de leurs positions sur le tronc principal où ils établissent leur demeure, engendre cette grande variété dans les formes des polypiers. Ces animaux, ayant une organisation à peu près semblable, c'est à leurs produits que l'on a donné les noms particuliers portés sur les étiquettes auxquels les amateurs ont ajouté beaucoup de dénominations devenues vulgaires; au surplus on a d'autant mieux fait de les classer par la forme et la substance de leurs polypiers, que les naturalistes les plus justement estimés ne sont pas encore d'accord sur la manière dont ils se multiplient, et même sur celle dont ces polypiers s'augmentent.

Presque tous ces produits ne servent que d'ornement dans les cabinets d'histoire naturelle, et d'objet d'étude pour les naturalistes.

Le *corail* (à la cinquième armoire en allant de gauche à droite), dont on voit ici un grand nombre de variétés; et les *éponges* (à la dernière) ont des usages connus de tout le monde.

Les *pennatules*, au-dessous et à côté des coraux, présentent un phénomène assez extraordinaire; au lieu d'être fixées aux rochers ou sur d'autres corps, comme la plupart des polypiers, elles voguent sur les mers, et répandent dans la nuit une lumière fort vive.

Le prix qu'on attache aux autres polypiers, dépend de la bizarrerie de leurs formes autant que de la rareté de quelques-uns.

On sent bien que la dénomination générale de **RADIAIRES**, donnée à la

classe des animaux qui garnissent les deux armoires immédiatement placées après celles des polypes, est due à la situation radiée qu'affectent leurs organes. Une partie de ces animaux a été nommée par quelques naturalistes *vers échinodermes*, tandis que d'autres les placent avec les mollusques, et d'autres enfin avec les zoophytes. Ce sont ces animaux généralement connus sous les noms d'*oursins*, d'*étoiles de mer* et de *têtes de méduses*. Ce qui les distingue principalement des animaux à coquilles que nous verrons bientôt, et des polypes que nous venons de voir, c'est que l'enveloppe, plus ou moins coriace, et même solide, qui les recouvre, est une véritable peau, dont une partie de leur corps ne peut point se séparer.

Il y a, parmi les *oursins* proprement dits, des espèces que l'on mange : les parties de leur corps qui se rompent ou que l'on coupe, repous-

sent assez vite; et ce qui paraît assez singulier aux personnes qui voient ces animaux pour la première fois, c'est que les épines, plus ou moins longues, que l'on remarque sur quelques especes, se meuvent dans tous les sens selon les besoins ou les caprices de l'animal.

LES VERS forment aussi une petite classe particulière à laquelle on a destiné les deux armoires qui suivent; mais la plupart des individus conservés dans des bocaux appartiennent à la classe des insectes, l'une des plus nombreuses du règne animal.

J'ai remarqué que les gens du monde confondaient assez souvent les vers avec les larves d'insectes, parce que, parmi ces dernières, beaucoup n'ont point de pattes, et que la plupart rampent comme les vers; mais toutes les

¹ Ils sont momentanément placés dans l'armoire qui est à côté de la pendule.

larves subissent une ou plusieurs métamorphoses ; les vers naissent et meurent avec la même forme.

Comme il n'y a ici que peu de vers, à cause de la difficulté qu'on éprouve à les conserver ; et d'ailleurs, comme les gens du monde ont pour ces animaux une sorte de dégoût, nous passerons rapidement sur cette classe que quelques naturalistes ont confondue avec celle des insectes.

Plusieurs des individus de cette classe devraient être étudiés profondément par les hommes qui se livrent à l'art de guérir, puisqu'ils vivent et se multiplient dans le corps des autres animaux dont ils altèrent la santé, et auxquels ils causent souvent la mort. De ce nombre sont les *tænia*, vers plats et composés d'articulations distinctes, dont plusieurs espèces vivent dans l'homme, et sont fort mal nommées *vers solitaires*. Il paraît que ces espèces sont plus variées et plus grandes

dans le nord de l'Europe qu'en France : on en trouve sur-tout en Russie une qui a quelquefois plus de cent pieds de long (plus de 34^{mèt.}), et environ six lignes de large (13^{mill.} 5), tandis que les *cucurbitains*, qui sont quelquefois réunis en grand nombre dans les intestins d'un seul homme, ont rarement moitié de cette longueur ; et cependant causent, ainsi que le *tænia commun*, qui n'a guère que la cinquième partie en longueur, des ravages terribles, et souvent la mort.

C'est aussi à des vers *intérieurs* qu'est due cette maladie remarquable des moutons, qu'on appelle la *folie*, parce qu'elle les fait sauter et tourner : les vers qui attaquent ces animaux, et qu'on nomme *hydatides*, se logent dans leur cerveau.

C'est encore à des espèces de cette classe d'êtres, presque tous mal-faisans, que sont dus les douleurs aiguës et quelquefois les maux graves que, dans l'Asie

et l'Afrique, on éprouve lorsqu'on marche pieds nus : il existe dans ces contrées brûlantes des *dragonneaux*, plus connus sous le nom de *vers de Médine*, qui s'introduisent d'abord dans les pieds, et se glissent quelquefois sous la peau, jusque dans la poitrine ; une autre espèce, trop commune dans les marais de la Laponie, nommée *furie* par les naturalistes, nom trop doux, auquel plusieurs voyageurs ajoutent celui d'*infernale*, a, ainsi que les dragonneaux, la forme d'un morceau de fil, et porte sur le corps une rangée de poils rudes, presque épineux, couchés en arrière : si un coup de vent ou quelque autre effort jette une *furie infernale* sur le corps de l'homme ou d'un animal, il s'y introduit avec une telle vélocité, que la mort la plus douloureuse en est souvent la suite. Enfin je doute que, dans toute cette classe, on trouve plus d'un être utile pour nous ; c'est la *sang-sue* ordinaire dont tout le monde con-

naît l'usage. Au surplus, il paraît que nulle espèce d'animal n'est exempte de l'attaque de quelque vers intérieur, pas même les poissons et les chenilles; enfin, ce qui augmente le péril, c'est que la plupart de ces vers régénèrent les parties du corps qu'on leur coupe, et qu'il y en a même dont les deux portions séparées forment en peu de temps deux individus isolés, et chacun aussi dangereux que le tout dont il faisait partie.

LA classe la plus nombreuse en espèces, celle dont tous les individus se rapprochent par la faculté, aussi curieuse que remarquable, de subir des métamorphoses avant d'atteindre leur état parfait, les INSECTES enfin, qui ont des formes, des couleurs, des habitudes si variées, réclament notre attention. Il est une observation que peut-être peu de personnes ont faite, c'est qu'en lais-

sant de côté la plupart des récits faux ou exagérés, les insectes, dont on connaît environ quinze mille individus différens, n'offrent pas autant d'êtres directement destructifs de l'homme et des animaux, que l'on en compte dans cette seule classe des vers composée aujourd'hui de moins de deux cents espèces.

Les insectes seuls garnissent dix armoires ou panneaux; nous allons remonter en face du premier, pour suivre, dans cette visite, l'ordre que le professeur a établi.

Il n'est personne qui n'ait entendu parler de l'étonnante métamorphose que subissent ces animaux; mais quelques-unes ignorent que ces chenilles, nues ou soyeuses, qui leur causent tant de dégoût, doivent un jour attirer leurs regards, et exciter leur admiration sous les couleurs brillantes des métaux que nous offrent beaucoup de scarabés, ou sous la forme et les couleurs encore

plus variées des papillons : c'est, en effet, sous cette forme de chenille ou de *larve*, assez semblable à un vers, que l'insecte sort de l'œuf; c'est aussi dans cet état qu'il fait le plus de ravages dans les champs, en rongant les racines, les tiges, les fleurs et les fruits: mais, après avoir changé plus ou moins souvent de peau, et avoir vécu plus ou moins de temps sur la terre ou dans son sein, il paraît sous une nouvelle forme : alors immobile, ou presque tel, l'insecte n'est plus qu'une *fève* pointue assez ordinairement brune, et qu'on appelle *nymphe*, ou bien elle est d'un jaune d'or, avec quelques dessins bruns, et on la nomme plus particulièrement *chrysalide*. Quelques chenilles, avant de subir cette métamorphose, se filent une petite demeure ovale dans laquelle elles s'enferment, et c'est une chenille de ce genre qui nous fournit la *soie*; d'autres ne font que s'attacher, par des liens de

la même matière, à des corps durs, ou même s'entourent avec une feuille qu'elles roulent : toutes enfin choisissent un lieu tranquille, sombre, qui soit à l'abri des vents et de leurs ennemis, pour recevoir leur forme de nymphe, sous laquelle le plus grand nombre, étant dans un état de mort apparente, est incapable de défense. C'est de cette enveloppe que sort, soit la même année, soit l'année suivante, *l'insecte parfait*; et c'est dans ce dernier état seulement que la femelle pond des œufs dont les germes passeront par ces différentes métamorphoses avant de présenter des individus semblables à elle.

Les premiers observateurs qui, ayant une imagination vive et riante, ont voulu peindre le spectacle singulier qu'offre cette variété de formes dans un même individu, ont dû l'embellir encore par des fictions; mais, il faut cependant l'avouer, la mythologie n'offre

rien de plus piquant que les singulières métamorphoses que nous pouvons voir s'opérer sous nos yeux, et qui s'étendent même aux goûts, aux habitudes, j'oseraï presque dire au caractère moral de l'insecte; car il est des chenilles qui, ne cherchant que les endroits sombres, les lieux couverts, fuyant la société de leurs semblables, et ne paraissant exister que pour satisfaire leur voracité, devenues papillons, cherchent la lumière la plus vive, ne respirent en quelque sorte que pour voltiger, ne se nourrissent que du nectar des fleurs, et dont la vie entière ne semble consacrée qu'au plaisir.

Ces détails, peut-être trop succincts, sur les phénomènes que nous offrent les insectes en général nous dispenseront de revenir sur leur organisation. Un entomologiste (Pierre Lyonnet) a fait un volume in-4° sur la seule chenille du saule, et cet ouvrage est regardé par les naturalistes comme un

chef-d'œuvre dans lequel il n'y a rien de trop... et nous, nous emploierons seulement quelques instans à parcourir ces nombreuses familles; et il m'est à peine permis de leur destiner quelques pages!... Je ressemble à un avare qui, jeté dans une salle remplie d'or, serait obligé de borner sa fortune à ce que ses poches pourraient contenir.

Sans nous arrêter aux caractères sur lesquels sont fondées les distinctions des grandes tribus et des familles ou ordres, et qui généralement sont pris de la forme de la bouche, de celle des ailes et étuis qui les recouvrent, ainsi que de leur position, et ensuite du nombre des articles ou articulations que l'on remarque à cette espèce de doigt alongé, appelé *tarse*, lequel est très-apparent dans un grand nombre d'insectes, nous allons indiquer rapidement ce qu'il y a de plus curieux dans les habitudes de quelques-uns, en suivant autant que possible l'ordre

des numéros, qui sont ceux des genres ; nous devons seulement faire observer que les individus du même genre sont souvent placés sur deux panneaux en largeur. Ainsi nous commencerons par les deux premiers, et nous les suivrons ainsi deux à deux, en allant du haut en bas et de gauche à droite.

Un coup d'œil suffit pour s'assurer que tous les individus qui remplissent les six premiers rangs de panneaux se ressemblent par un caractère qui est facile à distinguer : ce sont ces ailes généralement dures, coriaces, qui recouvrent et abritent presque toujours d'autres ailes plus ou moins transparentes, et que tout le monde a été à portée de bien voir dans le hanneton, insecte fort commun, même dans les villes. Ces ailes supérieures ont fait donner à la grande tribu, qui en est pourvue, le nom de *coléoptères*, mot composé qui signifie *ailes à étuis* ; et l'on peut dire que cette tribu, la plus

nombreuse de toutes en individus, a été la plus étudiée, et qu'elle est aussi la mieux connue.

Le premier genre, celui des lucanes, nous offre un des plus grands insectes de nos climats, le *grand cerf volant*, ou *LUCANE cerf*, lequel doit son nom aux *mandibules* longues et dentées, assez semblables, pour la forme, aux bois des cerfs; aussi appelle-t-on les femelles des *biches*. Les lucanes vivent plusieurs années dans leur état de larves, sous la forme d'un gros ver blanc, qui fait beaucoup de tort au tronc et aux racines des arbres dont elles rongent l'intérieur.

Les *scarabés*, dénomination dans laquelle on comprenait autrefois plusieurs genres d'insectes, sont très-singuliers de formes; ils vivent dans les terreaux. La plus grande espèce, qui est le *scarabé Hercule*, dont la longue corne est recourbée, est commun aux Antilles.

Les *copris*, appelés aussi *bousiers*,

parce qu'ils vivent dans les bouses de vaches, et les *géotrupes*, plus connus sous la dénomination de *stercoraires*, qui indique des goûts non moins sales, contribuent à débarrasser la terre des immondices : c'est à ce service que le bousier d'Égypte, dont le corps est brun, aplati, et la tête plate, dentelée, doit le titre de *sacré*, et le respect des anciens Égyptiens, dont le culte s'étendait à tous les animaux utiles; ils ont figuré celui-ci dans leurs pierres gravées et leurs hiéroglyphes.

Les *cétoines* vivent sur les fleurs dont elles pompent le suc : la plupart des belles espèces, et sur-tout la plus grande, appelée la *cétoine cacique*, sont étrangères à nos climats.

Nous avons passé sur quelques genres, et ne ferons remarquer les *dermestes* que parce que ce sont les plus grands ennemis de cet établissement, puisque c'est à ces insectes que les conservateurs des collections d'histoire

naturelle font une guerre perpétuelle : c'est en effet aux larves des dermestes que l'on doit la destruction des animaux à poil et des oiseaux conservés, et même des pièces utiles à l'anatomie. Quelques larves d'*anthrénes* doivent partager la proscription justement prononcée contre les dermestes ; car elles sont aussi dangereuses pour les pelleteries, et plusieurs ont dévoré jusqu'à mes insectes : ce dont je ne me serais pas douté la première fois que j'ai trouvé ce joli petit coléoptère voltigeant autour des fleurs.

Parmi les *nicrophores*, celui qu'on nomme *porte-mort* ou *fossoyeur*, et aussi *point de Hongrie*, à cause des bandes orangées et dentelées dont il est orné, a exercé l'imagination d'un naturaliste, d'ailleurs fort estimable, qui a décrit l'enterrement d'une taupe avec le même soin que nos auteurs d'anciennes chroniques en ont mis à nous conserver les détails du convoi

de quelques princes souverains : aux microphores , fossoyeurs des taupes , il fait succéder les microphores germaniques en habits de deuil , lesquels viennent exhaler des parfums autour du cadavre ; il ne manque à cette auguste cérémonie que les parens et amies de la défunte Voici le fait : Les microphores fossoyeurs aiment les charognes et l'obscurité ; en conséquence , lorsque le cadavre d'un rat ou d'une taupe gît sur la terre , ces insectes se réunissent en assez grand nombre , creusent un trou , et tâchent de l'y enterrer , afin de le dévorer plus à leur aise , et d'y déposer leurs œufs : aussi leurs larves , qui , en naissant , partagent ce respect pour les morts , contribuent-elles à en débarrasser la terre. Quelquefois , à la vérité , les microphores *germaniques* , et sur-tout les *boucliers* , attirés par l'odeur , accourent , sinon pour assister au convoi , du moins pour partager le festin , où

ces derniers figurent par une voracité qui l'emporte de beaucoup sur celle des microphores , et qui scandaliserait sans doute les personnes qui ont lu le récit du convoi fait par M. Cadet de Vaux. Quoi qu'il en soit , si ce récit avait fait beaucoup d'amis aux microphores et aux bouchiers , nous leur conseillons de recueillir ces précieux individus avec un soin tout particulier ; car ils ont toujours une odeur infecte , suite de leurs goûts très - distingués ; et nous avouons même , malgré la retenue qu'ils doivent nous inspirer , qu'un seul a suffi pour communiquer son parfum à une boîte entière d'insectes.

On reconnaîtra dans les *gyrins* ces petits insectes aquatiques, vulgairement connus sous le nom de *tourniquets* , qu'on leur a donné à cause de la vélocité avec laquelle ils tournent dans les eaux des mares : on a pu remarquer qu'ils marchent en quelque sorte sur les eaux , et que , quand ils s'enfoncent ,

ils ont à l'extrémité de leur corps une bulle d'air qui fait l'effet d'une petite perle. Les *hydrophyles* vivent également dans l'eau et sur la terre ; il suffirait de voir les doigts aplatis en rame de leurs pieds de derrière , pour présumer qu'ils sont excellens nageurs.

Parmi les *carabes*, insectes dont les larves sont tellement voraces, qu'à force de manger elles se gonflent au point de ne pouvoir plus remuer, nous en ferons remarquer un assez commun aux environs de Paris, et qui n'a guère que quatre lignes de long (8^{m. mt.} 8). La couleur de ses ailes supérieures ou étuis est d'un noir bleuâtre, avec des stries, et le reste du corps est de couleur ferrugineuse : c'est le *carabe pé-tard*, appelé aussi *bombardier*. Lorsqu'on le prend ou qu'il est attaqué par quelque ennemi, et sur-tout par le *carabe inquisiteur*, (il est deux fois plus grand, le dessus du corps couleur de bronze verdâtre, bordé d'un beau

vert) il fait usage d'une arme qu'on peut comparer à un canon chargé à poudre : en effet, le bombardier lance avec éclat, par son derrière, une petite fumée bleue, et cela jusqu'à quinze ou vingt reprises ; ce qui suffit souvent pour arrêter l'ennemi, et donner le temps au carabe pétard de faire une honorable retraite.

Les *vrillettes* sont de petits animaux qui font beaucoup de tort aux vieux meubles, en s'y introduisant et réduisant peu à peu le bois en poussière : les canaux qu'elles forment sont bien connus ; mais on attribue souvent à des araignées le petit bruit, aussi réglé que celui d'une montre, que font les vrillettes dans l'intérieur du bois. Tout le monde a été à portée d'observer que plusieurs insectes feignent d'être morts lorsqu'on les prend ou qu'on les laisse tomber ; il y a des vrillettes que rien ne peut faire sortir de cette immobilité.

Parmi les *buprestes*, on remarquera ces insectes dont les plus brillans viennent des pays chauds, et à qui leur éclat a fait donner le nom de *richards*.

En passant aux deux rangs de panneaux suivans, on reconnaît les *taupins*, insectes qui, renversés sur le dos, ont la faculté de bander un petit ressort, lequel, en se débandant, les fait sauter jusqu'à ce qu'en tombant ils se retrouvent sur leurs pattes.

Deux insectes de ce genre, étrangers à nos climats, sont remarquables par la propriété qu'ils ont de répandre pendant la nuit une lueur assez vive : c'est par deux taches jaunes, placées un peu au-dessus des étuis, que cette lumière passe, et l'on prétend que les sauvages de quelques contrées de l'Amérique méridionale ne faisaient usage que de celle-là avant l'arrivée des Espagnols : l'un de ces insectes, qui est le *taupin lumineux*, nommé *cucujo* dans le pays,

est encore un ornement de nuit pour les femmes ; l'on s'en sert aussi pour voyager dans l'obscurité, en le plaçant sur la chaussure.

Ces deux insectes singuliers se ressemblent beaucoup : le corps de l'un est d'un brun noirâtre, avec un duvet léger et cendré ; celui de l'autre tire un peu sur le rougeâtre, avec un duvet à peu près semblable : les petites taches rondes et jaunes qu'ils ont sur le *corcelet*, qui est la partie située au-dessus de leurs ailes à étuis, sont faciles à distinguer.

Tout le monde sait que cette faculté se retrouve dans nos *lampyres*, (au même panneau) bien connus sous le nom de *vers luisans* : c'est principalement aux femelles, dont les espèces de nos climats manquent d'ailes, que ce nom a été donné, à cause de la lueur phosphorique qu'elles répandent par les trois derniers anneaux de leur ventre. Le mâle n'a que des points

légèrement lumineux ; mais la femelle, ainsi que le mâle du lampyre ou ver luisant d'*Italie*, sont également pourvus d'ailes, et, comme ils sont extrêmement nombreux dans les belles soirées d'été, ils les embellissent encore en volant par troupes, et en offrant un spectacle assez semblable à certains feux d'artifice.

On connaît l'usage que la médecine fait des *cantharides* (dans la case à droite) pour les vésicatoires : celle qu'on emploie est remarquable à sa couleur d'un beau vert doré ; elle se plaît sur plusieurs espèces d'arbres, particulièrement sur les frênes, et se trouve dans presque toute l'Europe. Une espèce de *mylabre*, qui vit sur les fleurs de la chicorée, et qui est fort commune dans l'Orient, sert à la Chine au même usage.

Les *priones* se font remarquer à la grandeur de quelques-unes des espèces, presque toutes étrangères. La larve de

celle qui ressemble au lucane cerf, par ses longues mandibules, est regardée comme un mets fort délicat en Amérique.

Les *capricornes* offrent des espèces encore plus variées, parmi lesquelles les plus grandes sont étrangères à nos climats, qui en possèdent quelques-unes des plus jolies.

Nous passerons de suite à des insectes placés dans le bas, et dont une espèce, l'une des plus petites de ce genre, est bien connue (le *charençon* du blé) par les ravages qu'elle cause dans les greniers à blé, malgré les efforts que l'on fait pour la détruire. On aura une idée du mal que peut faire une certaine quantité de ces insectes, lorsqu'on saura qu'une seule femelle pond jusqu'à six mille œufs qu'elle a soin de déposer un à un dans chaque grain de blé : les larves qui en proviennent dévorent en peu de temps la partie farineuse du grain, et ne

laissent que la pélicule. C'est dans cette enveloppe qu'elles subissent leur métamorphose, et elles n'en sortent en insecte parfait que pour multiplier leur espèce mal-faisante.

Nous reconnaitrons parmi les *coccinelles*, tous ces petits insectes auxquels on a donné, nous ne savons trop pourquoi, les noms de *bêtes-à-Dieu* ou de *la vierge*, ou même de *vaches-à-Dieu* : leurs larves sont voraces, et plusieurs espèces s'entre-dévorent.

Les étuis ou ailes supérieures des insectes des genres suivans sont beaucoup moins durs, et l'on doit remarquer qu'ils ne se joignent pas aussi exactement sur le corps de l'animal que dans la grande tribu que nous venons de parcourir.

Parmi ceux-ci nous reconnaissons, dans le genre des *forficules*, ces insectes dont le nom inspire quelque effroi : ce sont les *perce-oreilles*, que l'on a représentés comme fort dangereux ; ils ne le

sont en effet que pour les jardiniers, parce qu'ils aiment beaucoup mieux les fruits que nos oreilles.

Des naturalistes, meilleurs observateurs, ont rencontré des forficules qui ont pour leurs œufs, et ensuite pour leurs petits, les mêmes soins que les poules ont de leurs œufs et de leurs poussins : cette observation, en offrant une exception fort rare dans cette classe d'animaux, nous présente ceux-ci sous un point de vue intéressant.

Parmi les *grillons*, (placés dans les deux autres rangs de panneaux) dont le chant ou plutôt le bruit aigu est fort incommode, nous remarquons un insecte qui en diffère beaucoup au premier aspect, c'est la *taupe-grillon*, vulgairement la *courtillière* : on la distingue à sa grandeur, et sur-tout à ses ailes, qui ne lui couvrent qu'une petite partie du corps. C'est un des plus grands fléaux des jardins et des couches ; elle coupe ou ronge les racines de la plupart des

plantes potagères, et quelques douzaines d'insectes de cette espèce suffisent pour faire en peu de temps les plus grands ravages dans un potager.

Les *criquets* sont ordinairement confondus, par les gens du monde, avec les *sauterelles* qui sont à côté : c'est aux premiers qu'il faut rapporter les ravages que l'on dit que les sauterelles ont faits à diverses époques, sur-tout dans les contrées méridionales, en dévorant les récoltes entières sur lesquelles elles s'abattent en troupes tellement nombreuses, que l'air en est obscurci ; ce sont aussi ces insectes, et non les sauterelles proprement dites, que certains pauvres peuples des côtes de Barbarie mangent rôtis.

Les *truxales*, les *mantes*, les *phasmes* et les *spectres*, (dans le bas) dont les formes sont si bizarres, sont généralement des animaux carnassiers qui dévorent les autres insectes, et qui quelquefois se détruisent entre eux. Les

mantes doivent leur nom, imité du latin, et qui signifie *devin*, à l'habitude qu'elles ont d'étendre leurs longues pattes de devant, en se dressant presque sur les quatre de derrière; ce qui a fait supposer qu'elles indiquaient quelque objet : c'est aussi à cette habitude que celle qui est presque entièrement verte doit le nom patois de *préga-Diou* (prie-Dieu) qu'on lui donne dans nos départemens méridionaux, et qu'on a imité par celui de *mante oratorienne*. Mais les peuples ignorans et superstitieux ont été plus loin; et les Turcs, par exemple, ont les plus grands égards pour cette mante.

Les insectes dont les ailes ont des nervures, et que l'on range en conséquence dans l'ordre des *névroptères*, s'offrent ensuite; les larves de la plupart vivent dans l'eau, mais l'une des larves terrestres nous offrira un spectacle singulier.

Ces jolis insectes, appelés *libellules*

par les naturalistes , et si connus sous le nom de *demoiselles* , peuvent être considérés comme tenant dans cette classe le même rang que les oiseaux de proie dans la leur. Les demoiselles poursuivent ou guettent sans cesse les insectes dont elles font leur proie : cette voracité se retrouve dans leurs larves , qui vivent dans l'eau , et aussi dans leurs nymphes , lesquelles ne sont point immobiles.

Les *termites* , appelés aussi *termes* , *termès* , et plus connus sous la dénomination de *fourmis blanches* , sont à la fois les insectes les plus destructeurs et les plus curieux de la zone torride. Il paraît que rien , ou presque rien , n'est à l'abri de la voracité de ces animaux , qui , dans quelques contrées , forment des colonies très-populeuses : elles sont d'autant plus dangereuses , que les meubles , les charpentes qu'elles détruisent , paraissent n'avoir éprouvé aucune altération jusqu'au moment où

l'on y touche ; alors on s'apperçoit que l'intérieur n'existe plus, et la palissade, ou le meuble qui paraissait le plus solide, tombe au moindre choc. . . . Si nous passons à leur adresse comme architectes et comme maçons, à leur police intérieure et extérieure, nous nous convaincrions que tout ce qu'on raconte des abeilles et de plusieurs quadrupèdes ingénieux n'est rien en comparaison de l'industrie des termites et de l'ordre qui règne dans leurs sociétés : là, non seulement il y a un roi et une reine destinés à reproduire l'espèce, et logés d'une manière distinguée au centre de l'édifice, mais encore il y a, comme parmi les abeilles, des travailleurs, et, de plus, des soldats, des combattans prêts à mourir pour défendre les membres de l'association. Ces divers emplois ne sont, au surplus, remplis que par des termites de même espèce qui ont subi des degrés différens de leurs métamorphoses. Quoique

leurs édifices soient en partie souterrains, ils s'élèvent quelquefois à dix pieds au-dessus de terre. Tout ceci s'applique plus particulièrement au *termite belliqueux* ou *fatal*, qui est brun en dessus, avec des ailes pâles, et dont les bords extérieurs des supérieures sont plus durs, plus épais que le reste.

Il y a des termites en Amérique qui construisent leurs édifices sur des arbres, et qui sont aussi redoutables que les autres.

Nous passons à un petit insecte, moins dangereux pour nos bâtimens et nos meubles, mais aussi ingénieux dans son état de larve; c'est le *myrméléon*, qui ressemble à une petite espèce de libellule, et que l'on nomme plus ordinairement le *fourmilion*.

On l'a offert ici dans ses divers états, et on a même présenté avec une grande exactitude le piège ingénieux que la larve du myrméléon construit pour attraper les petits insectes. Cette larve,

qui, comme on voit, ne ressemble nullement dans cet état à l'insecte parfait, et qui, sous celui-ci, est armée de mandibules en forme de pinces, se creuse un trou dans un lieu abrité et dans du sable fin qu'elle rejette à fur et à mesure, de manière qu'elle finit par construire l'espèce d'entonnoir régulier que nous voyons, et au fond duquel elle se place, en ne laissant passer que sa tête : lorsqu'un insecte passe au bord de ce précipice, il glisse un peu, ou du moins fait glisser quelques grains de sable ; le myrméléon averti lance alors à l'insecte une telle quantité de sable, que celui-ci, étourdi, sans défense, roule quelquefois de lui-même entre les pinces de son ennemi. Lorsque le repas est fait, le myrméléon jette hors de son entonnoir le cadavre de la fourmi ou de la mouche dont il n'a sucé que la substance, et s'empresse de réparer le piège pour de nouvelles victimes.

Les *éphémères* sont célèbres par la

courte durée de leur vie, qui est, dans quelques espèces, de moins d'une heure. La plupart, dans nos climats, commencent à voler au coucher du soleil, et sont mortes avant le lever de l'aurore : comme elles volent par troupes extrêmement nombreuses au-dessus des rivières ou dans leur voisinage, pour déposer leurs œufs, on les voit tomber par milliers, soit dans l'eau, soit sur le rivage, et en couvrir la surface ; aussi les pêcheurs appellent-ils ces insectes la *manne des poissons* : mais, si les éphémères n'existent que quelques instans dans leur état d'insecte ailé, elles vivent plusieurs années sous la forme de larves, pendant lesquelles elles se donnent beaucoup de mouvement ; aussi a-t-on comparé, avec quelque raison, leur existence entière à celle de ces hommes ambitieux qui se tourmentent toute leur vie pour atteindre à des biens que la mort vient leur ravir au moment où ils commençaient à les posséder.

C'est parmi la grande tribu des *hyménoptères* (c'est-à-dire *ailes membraneuses*), dont nous allons observer rapidement les individus, que se trouvent les insectes qui ont le plus anciennement attiré l'attention des observateurs, par leurs mœurs et la police admirable qui règne dans leurs sociétés; mais tant d'ouviages ont traité des habitudes et de l'industrie des fourmis et des abeilles, que nous craindrions de répéter ce que tout le monde sait, en nous arrêtant à les décrire de nouveau.

C'est dans quelques espèces de cette tribu que se trouvent ces êtres qui n'ont point de sexe, et qu'on distingue facilement parmi les fourmis, par exemple, parce qu'ils n'ont point d'ailes: ces individus paraissent plus particulièrement voués au travail et aux soins du ménage.

Les *tenrèdes* et les *clavellaires* sont plus connues sous le nom de *mouches*

à scie. Les gens du monde les confondent souvent, ainsi que les *urocères*, les *orysses*, les *chalcides*, les *leucopsis*, les *évanies*, et plusieurs autres espèces de cette famille, avec de grandes guêpes.

Les *ichneumons*, placés entre les précédens, doivent leur nom au service qu'ils rendent en détruisant beaucoup de chenilles, par comparaison avec le rat de Pharaon ou ichneumon des Égyptiens, grand destructeur d'œufs de crocodiles.¹ Mais c'est moins en mangeant les œufs, les larves, les chenilles, que les *ichneumons* que nous observons diminuent le nombre des autres espèces, qu'en introduisant leurs œufs avec leur tarière, (aiguillon mince placé entre deux étuis de même apparence) soit dans les nids, soit dans les œufs, soit dans le corps même de

¹ Nous avons fait connaître les mœurs de cet animal, page 134 du tome 1^{er}.

presque toutes les espèces de chenilles : c'est là qu'ils éclosent, et que les larves se nourrissent aux dépens de la substance même de l'insecte qui leur a servi de berceau.

C'est à des *cynips* et à une espèce de *chalchide* que l'on doit ces excroissances assez communes sur le dos des feuilles du chêne, et qui sont causées par la piqûre que la femelle a faite à ces feuilles pour y déposer ses œufs : c'est dans ces *galles* qu'ils éclosent, et que leur larve se nourrit. La galle du chêne, appelée aussi *noix de galle*, dont on fait usage pour la teinture en noir et la fabrication de l'encre, est due à un *cynips*. C'est aussi un insecte de ce genre qui cause ces excroissances filamenteuses que l'on voit sur les rosiers sauvages, et que l'on nomme *bé-déguar* ou *mousse de rosier*.

Nous l'avons dit, on a trop parlé des travaux et de l'économie des *fourmis*, pour en parler encore : les uns

soutiennent qu'elles font des provisions ; d'autres qu'elles n'en ont pas besoin , puisqu'elles s'engourdissent pendant les grands froids. Je pense qu'on ne se dispute que faute de s'entendre.... J'ai vu l'intérieur de plusieurs fourmilières en hiver , c'est-à-dire à l'époque où les fourmis sont entassées les unes sur les autres , et immobiles : dans quelques-unes , j'ai trouvé des espèces d'arrière-magasins garnis de provisions ; dans les autres, je n'ai rien vu de semblable : cela m'a prouvé que les premières s'étaient trouvées dans l'abondance , et que les autres n'avaient eu rien de reste de leurs derniers repas. Au surplus, je répète ici ce que j'ai imprimé ailleurs :¹ les provisions que l'on trouve quelquefois leur sont inutiles pendant les grands froids ; mais elles leur deviennent nécessaires lorsque la fin de l'hiver étant

¹ Livre du Second Age , page 135 de la troisième édition.

tempérée, cet engourdissement cesse avant qu'elles puissent trouver de nouvelle nourriture.

Les insectes des genres suivans ont une ressemblance assez grande avec les guêpes et les abeilles, pour que les personnes qui ne connaissent pas les caractères adoptés par les naturalistes les confondent au premier coup d'œil; aussi les *sphex* sont-ils assez généralement connus sous la dénomination de *guêpes solitaires*.

Quelques espèces de *guêpes* vivent, ainsi que les *abeilles*, en société; mais ces réunions sont infiniment moins nombreuses. Les demeures des guêpes communes ont beaucoup de rapport, pour la forme des cellules, avec celles des abeilles; mais la substance dont elles les construisent est absolument différente. Les cellules ou *alvéoles*, qui composent les *gâtiaux* ou *rayons* des abeilles, sont la *cire*; celles des guêpes sont une espèce de papier ordinairement

d'un gris cendré : la position de ces gâteaux n'est pas non plus la même. Il y a dans les guêpiers, ainsi que dans les ruches, outre les mâles et peu de femelles, des *ouvrières*. Tout le monde sait que c'est sur les fleurs que les abeilles cueillent les substances dont elles composent la cire et le miel, tandis que les guêpes ne vivent que de rapines, ravagent nos fruits, et attaquent les autres animaux, et sur-tout ces paisibles et intéressantes abeilles.

Les guêpes appelées *cartonnières* ou à *carton fin* sont communes à Cayenne, où elles construisent de grands guêpiers enveloppés d'un véritable carton fort épais : chaque guêpier est attaché à une branche, et n'a qu'une seule ouverture au bas. L'intérieur a un grand nombre d'étages qui se communiquent par une issue. On a placé de ces guêpiers dans la tablette du bas de l'armoire des vers.

La brillante tribu des *lépidoptères*

(c'est-à-dire *ailes à écailles*, parce qu'en effet la poussière qui couvre leurs ailes, vue au microscope, est composée d'une foule de petites écailles) remplit seule plusieurs rangs de panneaux : ce sont ces beaux insectes que l'on connaît généralement sous le nom de *papillons*. Nous ne nous arrêterons pas à décrire les mœurs de chaque espèce : elles se ressemblent, à peu de chose près, dans leur état parfait, et nous ne ferions que répéter ce que nous avons déjà dit en parlant de l'opposition qu'il y a entre les goûts, les habitudes des chenilles en général, et ceux de leurs papillons (page 31). D'ailleurs, tout intérêt de curiosité cède au desir de voir, ou plutôt d'admirer la variété, l'éclat, l'harmonie des couleurs que la nature a prodigués sur les ailes de ces animaux : les plus grands, les plus beaux sont étrangers à nos climats, et nous viennent principalement des contrées chaudes des

deux Indes, qui produisent aussi les pierres précieuses.

C'est parmi les *bombices*, qui sont des papillons lourds et peu remarquables, que se trouve le *bombice du mûrier*, dont la chenille, nommée vulgairement *ver à soie*, est si précieuse par le cocon qu'elle forme, et dont la substance est devenue un objet très-important d'industrie et de commerce.

Les insectes des tribus qui suivent celle des papillons et autres lépidoptères, exciteront sans doute peu d'intérêt après ces beaux insectes; quelques-uns cependant méritent de fixer notre attention. Dans la première tribu, celle des *hémiptères*, (demi-étuis ou demi-ailes) on remarquera, au nombre des *fulgores*, celle appelée *porte-lanterne*, l'une des plus grandes de ce genre: elle doit son nom à ce que la masse vésiculeuse et de forme irrégulière, qui est comme une pro-

longation de son front, répand une vive lumière dans l'obscurité : on la trouve à Surinam et à Cayenne.

Les *cigales*, fort communes dans nos départemens méridionaux, sont sur-tout fameuses par le chant, ou plutôt le bruit que le mâle fait entendre dans l'été sur les arbres où il se tient. Ce n'est point de la bouche que sort ce bruit; les organes qui le produisent sont deux membranes, en forme de timbales, placées de chaque côté du ventre dans une cavité : le jeu des muscles qui agissent sur ces timbales en les contractant, et les relâchant alternativement avec une certaine vitesse, produit ce bruit désagréable que l'on peut faire rendre à l'insecte mort, en faisant mouvoir ces membranes de la même manière.

La piqûre que font les cigales à une espèce de frêne (l'orne) en fait découler ce suc qui prend de la consistance, et qui est si utile en médecine

sous le nom de *manne*. Les larves de ces insectes se nourrissent dans les racines des arbres : les Grecs les servaient sur leurs tables comme un bon mets , et l'on dit même qu'ils mangeaient les cigales.

Ces petits insectes , appelés *cochenilles* , sont célèbres par la superbe couleur écarlate qu'ils nous donnent : ceux de la petite espèce , qui sont couverts d'un duvet blanc et cotonneux , se multiplient depuis six ans dans les serres de cet établissement , où l'on a placé des individus qui furent apportés de l'île de France , sur les plantes dont ils aiment à se nourrir.

L'espèce qui est une fois plus grosse , et n'est couverte que par une légère poudre blanche , ne se trouve qu'au Mexique : elle est connue dans le commerce sous le nom de *cochenille fine*.

Les *pucerons* , dont quelques espèces sont à peine visibles , et qu'il est

d'autant plus difficile de distinguer dans nos jardins, qu'ils ont assez souvent la couleur même des végétaux dont ils couvrent et sucent les tiges et les feuilles, sont, quoique très-dangereux pour nos potagers, des animaux d'autant plus intéressans pour les observateurs, qu'ils présentent un phénomène peut-être unique dans le règne animal : non seulement les mêmes espèces qui naissent, tantôt avec des ailes, et tantôt sans ailes, pondent des œufs à certaines époques, et dans d'autres font leurs petits vivans, mais encore une femelle, après avoir été fécondée, fait des pucerons femelles qui se multiplient sans avoir besoin de l'être, et cette faculté extraordinaire se transmet quelquefois jusqu'à la onzième génération.

Là finissent les *hémiptères*, qui se ressemblent aussi par la faculté qu'ont les nymphes de cette tribu de marcher et de manger. Les *diptères* ou

insectes à deux ailes , nous arrêteront peu , parce que les habitudes de plusieurs sont connues de tout le monde : telles sont celles des *cousins* , si incommodes dans les soirées d'été , et si nombreux dans le voisinage des ruisseaux ; les *taons* , qui tourmentent nos bestiaux ; les *stomoxes* , qui sont ces petites mouches d'automne qui font des piqûres douloureuses , sur-tout dans le temps orageux ; les *æstres* , aussi cruels et plus dangereux que les *taons* pour les chevaux , les bœufs et d'autres animaux , parce que leur femelle pond dans l'intérieur du corps , ou sur la peau des bestiaux , et que leur larve se glisse dans diverses parties où elle cause de grands ravages ; enfin les *mouches* dont les espèces sont aussi nombreuses que leurs goûts sont variés ; les *syrphes* , les *antrhaces* et les *stratiomes* , que les gens du monde confondent ordinairement avec les mouches , et auxquels beaucoup de naturalistes ont conservé ce nom.

Nous ne nous arrêterons pas non plus à la très-petite tribu des insectes sans ailes (ou *aptères*), composée ici d'un seul genre : c'est la *puce*, qui est beaucoup trop commune, et dont une espèce, ou, si l'on veut, une variété, est la *puce pénétrante*, plus connue sous le nom de la *chique*, laquelle cause des douleurs cuisantes, et même des ulcères très-dangereux, en s'introduisant dans les chairs des pieds : celle-ci est commune en Amérique.

Comme M^r La Marck ne place, parmi les insectes proprement dits, que ceux qui subissent des métamorphoses, il a retiré de cette classe, pour les joindre à celle des *arachnides*, les autres petits animaux sans ailes que d'autres naturalistes comprennent dans cette petite tribu.

LA classe des ARACHNIDES offre ces animaux que des récits exagérés, autant que leurs formes hideuses, ont

rendus des objets de dégoût et même d'effroi : on sent bien qu'elle doit son nom à celui de ces animaux qui, étant le plus généralement répandu, est, par cela même, le plus connu ; à l'araignée enfin, dont les espèces sont très-variées.

Nous ne fatiguerons donc point l'attention des promeneurs sur ces animaux que beaucoup de naturalistes réunissent aux insectes, quoiqu'ils ne subissent point de métamorphoses. Leurs formes suffisent pour indiquer que la plupart sont plus rapprochés des crustacés, que nous verrons tout à l'heure, et à la suite desquels d'autres les ont rangés.

Pour suivre l'ordre des genres, nous examinerons d'abord les *scorpions*, dont les espèces de nos départemens méridionaux sont petites en comparaison de celles de l'Inde : ce sont généralement des animaux fort carnassiers, puisqu'ils se dévorent entre eux, et mangent même leurs petits. La seule

arme dangereuse du scorpion est l'aiguillon, en forme de crochet, qui termine sa queue. Comme il y a deux petits trous vers le bout de cet aiguillon, le scorpion, au moment où il pique, verse dans la plaie une liqueur transparente qui est quelquefois venimeuse : il paraît que la nourriture de ces animaux influe autant que le climat sur les qualités mal-faisantes de cette liqueur, puisque, dans certaines parties de l'Italie, les paysans jouent et se laissent piquer par les scorpions, tandis que des expériences faites sur ceux des environs de Montpellier ont prouvé que quelquefois ces derniers étaient très-dangereux. Les scorpions ont huit yeux.

La plupart des *araignées* ont également huit yeux ; quelques-unes n'en ont que six : ils sont toujours placés régulièrement, mais de diverses manières, dans les différentes espèces. L'on sait que ces animaux sont très-carnas-

siers, et que la plupart tendent des pièges ou des filets aux autres insectes.

Les araignées sont ici divisées par familles, d'après le genre d'industrie et la manière dont elles tendent leurs toiles.

La famille des *tapissières* nous offre les araignées de nos maisons, et aussi les plus grosses araignées de l'Amérique : parmi ces dernières, dont le corps est velu et l'aspect hideux, se distingue l'araignée *aviculaire* ou *des oiseaux*, assez commune à Surinam et à Cayenne, où elle s'établit sur les arbres; elle fait non seulement la guerre aux insectes et à une grosse espèce de fourmi, mais encore aux petits oiseaux-mouches, qu'elle vient enlever dans leurs nids en l'absence du père et de la mère, et qu'elle emporte dans son trou, pour les sucer sans être inquiétée.

C'est parmi les araignées *loups*, lesquelles ne tendent point de toiles, mais s'élancent sur leur proie, que se trouve

la *tarentule*, célèbre par les récits et les gros livres dont elle a été l'objet : tout ce qu'on rapporte de l'effet réel de sa morsure doit être mis au rang des fables. Ces récits prouvent seulement ce que peut la frayeur sur des esprits faibles, et aussi jusqu'à quel point le charlatanisme peut abuser de la crédule ignorance. On place aussi des tarentules parmi les *phrynes*. Les *galéodes* sont étrangers à nos climats ; les *faucheurs*, les *pinces*, que l'on trouve quelquefois dans les bibliothèques, et la plupart des animaux des genres suivans, ne présentent point de faits intéressans.

Les *scolopendres* sont connues sous la dénomination de *mille pieds*. Les grandes espèces font des morsures très-douloureuses avec leurs crochets : la plus grande est des Indes orientales, où on la nomme la *mal-faisante*.

Les plus grands animaux dans le genre des *iules* ou *jules* nous viennent

aussi des Indes : on voit que ces derniers genres renferment nos millepieds, si l'on en excepte les *cloportes*, qui sont joints aux crustacés.

Le genre désigné après celui du pou, sous le nom de *riccin*, renferme tous ces petits animaux nommés vulgairement *pous des oiseaux*; de même que ceux qui sont placés avant les scolopendres, sous le nom de *pygnogonon*, sont les *pous de la baleine*.

LA classe des CRUSTACÉS nous arrêtera moins de temps encore que la précédente, parce que la plupart des animaux qui la composent offrent peu de variétés dans leurs formes et d'intérêt dans leurs habitudes.

C'est à la croûte dure, à l'enveloppe crétacée qui recouvre ces animaux, que cette classe doit son nom; et, comme la plupart des naturalistes les comprenaient tous dans la classe des insectes,

on sent bien que c'est parmi les crustacés que se trouvaient les plus grands. L'animal (placé sur une des tablettes supérieures) dont le corps est couvert par un bouclier, terminé par une longue queue en forme de stylet, est en effet le plus grand des insectes et des crustacés connus : M. La Marck le nomme le *polyphême*. C'est le *crabe des Moluques*, qui se pêche dans la mer des Indes.

On sépare assez généralement les crustacés en deux grandes divisions : la première composée de tous ceux qui ont deux yeux élevés sur des pédicules mobiles ; il est facile de remarquer cette organisation singulière sur les crabes, écrevisses, homars et chevrettes ; la seconde renfermant, soit ceux qui ont deux yeux distincts et fixes, tel que le polyphême, soit ceux qui n'ont qu'un œil, lequel paraît être formé par les deux yeux extrêmement rapprochés.

Les espèces connues n'étant pas en-

core toutes réunies et ordonnées, nous nous contenterons d'en désigner quelques-unes qui offrent des particularités.

Tout le monde reconnaîtra dans les *crabes*, appelés aussi *cancres*, l'espèce nommée le *tourteau*, qui est fort bonne à manger.

La *calappe* est assez commune dans la Méditerranée; on la vend dans nos ports sous le nom de la *migrane*. La *langouste*, qui est du genre des *palinures*, est aussi fort estimée.

Les *homards* ou *houmards* ne diffèrent des *écrevisses*, si communes dans certaines rivières et ruisseaux, qu'en ce qu'ils vivent dans la mer. Comme les *écrevisses* changent annuellement de test, elles rendent, à cette époque, deux petites concrétions presque rondes qui étaient contenues aux côtés de leur estomac, et qui sont connues en médecine sous le nom d'*yeux d'écrevisses*. Il est inutile de faire remarquer combien cette dénomination est ab-

surde : quant à l'usage qu'on en fait comme absorbant, rien ne prouve que la croûte même des écrevisses ne soit pas aussi bonne.

Les *pagures* sont ces petits animaux célèbres chez nous sous les dénominations de *Bernard l'hermite* et de *soldats*, qui leur viennent de la comparaison qu'on a faite du domicile étranger qu'ils se choisissent, avec une cellule ou une guérite : les pagures, en effet, se logent toujours dans des coquilles dont l'animal n'existe plus ; ils les choisissent de la grandeur convenable, les traînent, au besoin, sur le sable, et voguent sur les mers, dans leurs petites habitations.

Comme il faut toujours chercher dans les besoins même des animaux la cause de leurs habitudes les plus singulières, on trouve que l'industrie des pagures leur est suscitée par la nécessité de mettre une partie de leur corps à couvert des insultes des autres

animaux. En effet , leur queue n'étant pas recouverte d'écaïlles , comme celle des crabes et écrevisses , c'est sans doute pour abriter cette partie qu'ils se choisissent des coquilles , et qu'ils s'y établissent de manière à faire croire qu'elles sont leur ouvrage et leur propriété naturelle. C'est à l'espèce la plus commune sur nos côtes que l'on a principalement donné le nom de Bernard l'hermite ; mais les autres ont les mêmes habitudes.

C'est parmi les crustacés , dont les yeux ne sont point portés sur des pédicules , que se trouvent les *crevettes* des ruisseaux et les *cloportes*.

LA classe des ANNELIDES , nouvellement formée par le professeur du Muséum , n'offrant ici que quelques individus¹ sans intérêt pour les gens

¹ Ils sont placés dans des bocaux , sur un étage supérieur de la dernière armoire des mollusques.

du monde, nous passerons aux MOL-
LUSQUES qui garnissent toutes les ar-
moires situées entre la pendule et les
crustacés : nous remonterons en face
de la première, où l'on a placé, dans
des bocaux, les mollusques nus, et
quelques-uns de ceux des animaux qui
vivent dans des coquilles. C'est prin-
cipalement de ceux-ci que l'on s'est
occupé sous la dénomination de *tes-
tacés*, ou plutôt ce sont ces *tests*, ap-
pelés *coquilles*, que l'on conserve dans
les cabinets, et sur lesquels on a publié
plusieurs ouvrages.

Nous ne ferons qu'indiquer les prin-
cipales divisions adoptées par M. La
Marck pour la classe des mollusques,
qu'il sépare en deux ordres, ceux qui
ont une tête (ou mollusques *céphalés*)
et ceux qui n'ont point de tête (ou
mollusques *acéphalés*) : il partage en-
suite chaque ordre en deux sections ;
l'une comprenant ceux de ces ani-
maux qui sont nus à l'extérieur, l'autre

réunissant les mollusques à coquilles.

L'on voit en conséquence que c'est d'après la considération des animaux que le savant professeur a déterminé sa classification, tandis que, dans presque tous les ouvrages de *conchiologie*, on s'est contenté de diviser les coquilles par le nombre de pièces ou *valves* dont elles sont formées. Quoi qu'il en soit, dans le système de M. La Marck, cette dernière considération se trouve naturellement liée à l'autre par la bonté même de sa méthode, car ce n'est que parmi les mollusques qui ont une tête que l'on en trouve à une seule coquille; enfin nous devons faire remarquer que l'on n'a observé jusqu'ici que très-peu d'espèces de mollusques nus, sans tête, tandis qu'il y en a un assez grand nombre de céphalés.

On pense bien que cette méthode, toute exacte et naturelle qu'elle est, n'a pas pu être suivie dans l'arrange-

ment des coquilles du Muséum. L'ordre dans lequel elles sont rangées présente d'abord celles d'une seule pièce (les *univalves*), à une loge (*uniloculaires*) en spire (*spirivalve*), et aussi celles qui recouvrent l'animal, à la suite desquelles viennent celles à plusieurs loges (*multiloculaires*), et qui sont peu nombreuses.

Les mollusques dont la coquille a deux valves (les *bivalves*) sont placés à la suite des précédentes, en commençant par celles dont les deux pièces ne sont pas égales (les *inéquivalves*), et finissant par celles qui ont des valves égales (les *équivalves*) : à la suite de celles-ci on a placé les mollusques qui ont plus de deux valves, et qu'on peut en conséquence nommer *multivalves*.

Nous passerons rapidement sur les mollusques nus contenus dans des bo-
caux.

Les plus remarquables, parmi ceux qui vivent dans la mer, sont les *sèches*,

les *calmars* et les *poulpes*, que plusieurs naturalistes ont réunis sous une même dénomination.

Les *sèches* et les *calmars* sont connus, sur-tout la sèche commune ou officinale, par ce corps singulier placé vers le dos, entre les chairs : c'est ce qu'on nomme dans le commerce un *os de sèche*, et que les marchands d'oiseaux appellent *biscuit de mer*. On en suspend dans les cages de certains oiseaux, pour aiguïser leur bec ; les orfèvres s'en servent pour faire des moules.

Les *sèches*, les *calmars* et les *poulpes*, emploient un moyen singulier pour se soustraire à leurs ennemis, ou même pour étourdir leur proie : ils répandent une liqueur noire qui trouble l'eau à une assez grande distance ; cette liqueur peut servir à faire de l'encre, et l'on croit même que celle d'une espèce de poulpe, le *ridé*, sert à composer l'*encre de la Chine*.

Les *limaces* sont des mollusques nus

et terrestres dont les espèces, nombreuses dans nos climats, dévastent nos potagers et nos champs.

On pense bien que nous ne transcrivons pas ici les dénominations données par tous les conchiologistes et amateurs de coquilles aux nombreuses espèces et variétés que l'on a rassemblées dans cette collection : ces dénominations généralement prises des formes et des couleurs de ces coquilles, que l'on a comparées pour la plupart à celles des objets usuels, sont en si grand nombre, qu'un volume suffirait à peine pour les contenir toutes : quant au prix que l'on y attache, il dépend moins de leur beauté que de leur rareté : quelquefois aussi certaines coquilles ne sont rares dans les cabinets que parce que les personnes qui habitent les pays où elles sont communes ignorent que les amateurs y mettent quelque prix. C'est ainsi que, parmi les *hélices*, la coquille de l'escargot appelée le *marron rôti* se ven-

daît plus cher à Paris que quelques milliers de ces mêmes escargots sur les côtes de Normandie, où les paysans jetaient ces coquilles après en avoir mangé les petits habitans. Les brocanteurs, qui tirent parti de tout, abusent souvent de la passion de quelques amateurs pour ce genre de productions naturelles; et les personnes qui n'ont pas fréquenté les cabinets ne peuvent s'imaginer que ces belles coquilles nacrées ont généralement moins de prix que certaines dont les formes sont bizarres et les couleurs ternes ou peu variées.

Comme la manière de vivre de la plupart des animaux des coquilles marines, fluviatiles et terrestres, offre peu d'attraits à la curiosité :¹ d'ailleurs

¹ Je crois inutile d'expliquer ici les raisons qui m'empêchent d'entrer dans certains détails sur la manière dont plusieurs espèces de mollusques se multiplient : quelque intéressans que soient ces faits pour les amis des sciences naturelles, il me suffira de répéter que ces

chaque personne qui parcourt cette collection sans avoir les connaissances des conchiologistes, se fixant d'après son goût sur celles qu'il trouve les plus jolies, et le goût, lorsqu'il s'agit d'objets de ce genre, étant une chose extrêmement variable, il serait ridicule de vouloir attirer l'attention sur une coquille belle pour les uns et fort laide pour d'autres; nous dirons donc à tous: Voyez, admirez; et nous nous contenterons d'indiquer quelques-unes de celles qui offrent des particularités, en faisant principalement remarquer celles dont les arts ou le luxe retirent quelque avantage.

C'est sur-tout parmi les *cones* (premier genre) dont quelques espèces sont fort chères, que se trouve cette variété dans les couleurs qui est si recherchée des amateurs: c'est à l'arrange-

Promenades sont destinées à tous les âges, pour qu'on approuve mon silence.

ment de ces couleurs, que sont dus ces noms assez singuliers d'*amiral*, *grand amiral*, *brunette*, *drap d'or*, etc. que portent ces diverses espèces et variétés.

Parmi les *porcelaines* plus généralement connues, parce que certaines petites espèces se montaient autrefois en breloques, et qu'on faisait des tabatières avec les plus grandes, nous ferons remarquer l'une des plus communes, soit pour la forme qui est ovale, soit pour la couleur qui est jaunâtre : elle se distingue sur-tout à ses petites bosses, c'est le *cauris* ou *monnaie de Guinée*, que l'on pêche sur les côtes des îles Maldives, et qui fait en Guinée l'office de nos petites monnaies de métal.

Il y a des espèces fort recherchées dans les *volutes*, mais les *pourpres* offraient autrefois aux anciens un intérêt d'un autre genre ; puisque c'est de l'animal qui les habite qu'ils retiraient cette belle couleur que nous obtenons aujourd'hui de la cochenille.

Les *vis*, les *harpes*, et d'autres coquilles des genres suivans sont sur-tout estimées lorsqu'elles sont grandes, et que les couleurs sont vives et tranchées; mais l'une des coquilles les plus recherchées est la *scalata*, (la *scalaire*) qui a la forme extérieure d'un escalier tournant, dont les tours de spire sont détachés les uns des autres comme dans un tire-bouchon: il n'est pas rare de voir payer ces coquilles cinq et six cents francs la pièce lorsqu'elles ont la grandeur des plus belles qui sont sous nos yeux; elles se trouvent sur la côte de Barbarie.

Les *Janthines*, moins rares et peu recherchées, sont formées par des animaux qui ont à peu près la même industrie que les sèches pour éloigner leurs ennemis; elles répandent également une liqueur qui, en teignant l'eau, l'obscurcit, et se laissent en même temps couler à une grande profondeur.

Les *Janthines* nagent en grandes

troupes, et répandent la nuit une lumière phosphorique qui offre un beau spectacle.

Les *hélices* et plusieurs genres précédens, sont vulgairement apelés *limaçons*, *colimaçons*, *escargots*; la plupart sont terrestres, et l'on mange dans plusieurs départemens les espèces les plus grosses; on les emploie aussi en médecine pour les maux de poitrine, et on en fait des cosmétiques qui entretiennent, dit-on, la douceur et la fraîcheur de la peau.

Les Romains faisaient, pour certaines espèces d'hélices, ce que nous faisons pour les huîtres; ils les engraisaient dans des enclos.

Les *haliotides*, dont l'intérieur est si brillant, sont très-communes; on les nomme *oreilles de mer* sur nos côtes et dans les cabinets: on les mange ainsi que plusieurs espèces de *patelles*; on sent bien que le nom de ces dernières, qui signifie petit plat, leur vient de leur

forme : ces mollusques s'attachent aux rochers et sont recouverts par leurs coquilles.

L'*Argonaute*, dont la forme est élégante, se nomme l'*argonaute papiracé*, et vulgairement la *nautille papiracée*, à cause du peu d'épaisseur de sa coquille ; il ne faut cependant pas la confondre avec la *nautille chambrée*, qui appartient au genre suivant : on fait avec cette dernière de jolis vases.

On trouve ordinairement dans la coquille de l'argonaute une espèce de sèche qui s'en sert à peu près comme le Bernard l'hermite fait de plusieurs autres.

La coquille transparente et vitreuse, placée sur un coussin dans l'armoire à droite de celle-ci, est une des plus rares : elle est désignée ici sous le nom de *patelle vitrée*, c'est la *carinaire vitrée* de La Marck ; on ne l'a trouvée jusqu'ici que dans la mer des Indes.

Dans les coquilles à deux valves, on

remarquera celles qui ressemblent à de grosses huitres, et que les Grecs modernes, en les comparant aux sabots de l'âne, ont nommées *gaidérons* : on les mange sur les côtes de la Méditerranée.

Les *Solens* sont mieux connus sous la dénomination de *manches de couteau* : on mange ces mollusques sur nos côtes, et les pêcheurs s'en servent comme d'appât pour le poisson ; les solens répandent une lumière assez vive dans l'obscurité.

C'est dans les *tridacnes* que se trouve la coquille appelée vulgairement la *grande faitière* ; c'est le plus grand mollusque connu, puisqu'il y en a qui pèsent 3 à 400 livres (150 à 200 kilog.) On nomme aussi ces coquilles *bénitiers*, à cause de leur forme ; les deux grands bénitiers de Saint-Sulpice à Paris sont deux valves de tridacnes.

Nous arrivons à un genre qui contient des coquilles bien connues, bien communes, et dont une espèce produit

ces excroissances dont le prix, quand elles sont belles, diffère peu de celui des pierres précieuses; je veux parler de la *moule à perles*, auprès de laquelle on a placé plusieurs de ses produits de diverses formes: ce sont là les *perles d'Orient*, ou *perles fines*, qui diffèrent de celles que produisent plusieurs autres coquilles par ce que les marchands appellent *un bel Orient*. Les moules à perles sont faciles à distinguer des autres espèces; elles sont fort grandes, plates et presque rondes; tout le monde a pu remarquer que les moules ont des filamens, appelés *byssus*, plus ou moins durs, qui sortent près de la charnière; c'est par ce byssus qu'elles se fixent aux rochers: des plongeurs suspendus à une corde, et tenant une corbeille lestée par un poids, détachent les moules à perles: on les étend au soleil, qui les fait ouvrir, et on en retire les perles; cette pêche, qui se fait principalement au cap Comorin, s'affermé fort cher.

Il n'y a pas long-temps que j'ai eu occasion de voir un négociant fort instruit dans ce commerce, mais fort ignorant dans les sciences naturelles; et comme je pense que l'on trouve souvent à s'instruire avec ces hommes qui racontent naïvement les préjugés des peuples qu'ils ont visités, j'appris de lui que l'opinion populaire, à la nouvelle Espagne, attribuait la formation des perles à des gouttes de serein qui tombaient dans la mer, et la traversaient sans se mêler avec l'eau salée: le moindre mélange, ajoutait-il avec confiance, gâte la perle... Au surplus, les perles ont en ce moment, dans la Californie, presque autant de valeur qu'en France: quelque temps avant le départ de ce négociant, le vice-roi avait payé un collier, des plus belles, 500,000 francs.

On emploie les valves intérieures de ces moules à faire divers ouvrages et ornemens, sous le nom de *nacre de perles*: plusieurs autres coquilles na-

crées servent à cet usage. D'ailleurs, comme les perles ne sont que des excroissances non adhérentes de la même nature que la nacre, et causées, soit par des maladies de l'animal, soit par toute autre cause, l'on conçoit que tous les mollusques à coquilles nacrées sont également susceptibles de produire des perles dont la qualité pour nous diffère. C'est ainsi, par exemple, qu'il y a parmi les mollusques, nommés vulgairement *moules d'eau*, une espèce, la mye du Rhin, rangée par d'autres avec les *mulettes*, qui produit des tubercules adhérens à la coquille, que l'on scie, et dont on fait des bijoux : on est généralement persuadé que ces tubercules sont causés par la nécessité où est l'animal de se mettre à l'abri de l'attaque de certains vers qui percent sa coquille, et que c'est pour cela qu'il cherche à ajouter de nouvelles couches intérieures. Des expériences très-ingénieuses ont forcé des *mulettes* à pro-

duire des perles et des *coques* de perles.

A côté est ce mollusque appelé *pinne*, à cause de sa ressemblance avec une plume (en latin *pinna* ou *penna*). Les anciens se sont fort occupés de ce coquillage, parce que l'une de ses espèces, la *pennemarine*, a un byssus long et soyeux dont les peuples de la Méditerranée ont fait de toute ancienneté des étoffes. Un fabricant français a exposé au Louvre, il y a deux ans, quelques pièces de drap faites avec ce byssus.

Les anciens rapportent qu'une petite espèce de crabe nu, du genre des pagures, loge dans la coquille de la penna, et qu'en reconnaissance de l'hospitalité qu'il en reçoit, il est son pourvoyeur, l'avertit, par un petit cri, d'ouvrir ses valves lorsqu'il revient avec la provision, et l'avertit sur-tout lorsqu'une espèce de sèche, son ennemie déclarée, arrive pour le dévorer.

Le *taret*, qui est un mollusque à plusieurs valves, est fameux, sous le

nom de *ver des digues*, par les dégâts qu'il cause en se creusant des canaux profonds dans les pieux, les navires, etc.

Avant de passer à une autre classe, je dois faire observer que plusieurs coquilles recherchées sur-tout des naturalistes, et qui se voient dans cette collection, ne se rencontrent plus que fossiles, et qu'un grand nombre de ces dernières se trouve aux environs de Paris.

LES POISSONS étant fort difficiles à conserver avec leurs belles couleurs, soit dans les liqueurs spiritueuses, soit desséchés, on ne sera pas surpris de ne voir ici qu'un petit nombre d'individus, comparé à celui qui a été étudié et décrit : d'ailleurs, tout le monde sait que, parmi ces animaux, il en est d'une telle grandeur, que l'emplacement qui leur est destiné serait loin de suffire; et ici il n'est pas question de certains *cétacés*, tels que les ba-

leines, qui appartiennent à une autre classe, et dont un seul remplirait toute cette galerie.

La plupart des poissons que l'on prépare pour les cabinets perdent non seulement leur éclat, mais encore il est presque impossible de leur conserver ces formes fugitives dues à l'élégance de leurs mouvemens. Ce n'est que dans les ouvrages de Lacepède que nous les retrouverons avec leurs formes bizarres ou gracieuses, et toujours parés des belles couleurs qu'ils ont dans nos fleuves et dans le sein des vastes mers. C'est à lui que Buffon, après nous avoir retracé ces nuances innombrables que la nature a prodiguées sur le plumage des oiseaux, a légué cette palette magique sur laquelle le soleil semble avoir décomposé ses rayons.

Les poissons de cette collection n'étant pas tous étiquetés, on pense bien que si, pour les désigner clairement, je décrivais les formes de ceux dont les

mœurs offrent quelque intérêt, je risquerais d'exiger des promeneurs qui veulent bien m'accompagner plus de temps et d'attention qu'ils n'en mettent ordinairement à parcourir cette classe d'animaux; et ici je répèterai un vœu formé par les hommes qui s'intéressent aux progrès des sciences naturelles, c'est que tous les corps des différens règnes que l'on offre aux regards du public soient dénommés, et présentent à la fois les noms qu'ils ont dans les méthodes adoptées pour leur classification, et les dénominations vulgaires, si toutefois ils en ont reçu; ce moyen étant le seul qui, en établissant une communication facile entre l'homme du monde et le naturaliste, puisse répandre les connaissances qui sont utiles à tous.

Nous ne présenterons donc ici que des généralités sur les poissons, ou, si nous citons quelques faits particuliers, nous indiquerons les noms de ceux qui nous les offrent, afin que l'on puisse

les rapporter, soit aux poissons dénommés dans cette collection, soit à ceux que l'on y ajoutera par la suite. ¹

¹ Dans la méthode du professeur du Muséum, la classe des poissons est partagée en deux sous-classes : l'une contenant les *cartilagineux*, c'est-à-dire ceux dont les parties solides sont cartilagineuses ; l'autre les *osseux*, ou ceux dont ces mêmes parties ont la consistance des os.

C'est dans la première que se trouvent les lamproies ; les raies ; les squales, lesquels comprennent tous ces poissons nommés requins, chiens de mer, poisson-scie ; les lophies, appelées aussi baudroies ; les balistes ; les chimères, plus connues sous la dénomination de rois des harengs ; les polyodons, fort rapprochés des chiens de mer ; les acipensères, parmi lesquels est l'esturgeon ; les ostracions ou coffres ; les tetrodons ou quatre dents, dans lesquels se trouvent les lunes, poissons d'une conformation singulière ; les dyodons ou deux dents, dont quelques-uns ont la forme d'un orbe ; les syngnates ou chevaux marins ; les cyclopères ou boucliers ; les pégazes volans, etc.

La seconde sous-classe, beaucoup plus

Il suffit de jeter un coup d'œil sur les individus réunis dans ces armoires,

nombreuse en espèces, contient les gymnotes, parmi lesquels est le gymnote électrique; les ophisures, connus aussi sous la dénomination de serpens marins; les murennes, dans lesquelles se trouvent les anguilles; les xiphias, dont une espèce est le glaive espadon; les anarhiques ou loups marins; les callionymes, dont une espèce est la lavandière, assez commune sur nos côtes; les gades, qui réunissent les morues, les merlans et les lotes; les blennies ou blennes; les gobies, dont quelques espèces portent les noms vulgaires de goujons de mer; les scombres, contenant des espèces fort connues, telles que les thons et les maquereaux; les labres; les pleuronectes, dans lesquels se voient les soles et turbots; les salmones; les clupées; les cyprins, etc. etc.

Obligés de borner nos citations à un petit nombre de genres et aux espèces les plus connues qu'ils renferment, nous donnerons cependant une idée des travaux de M. Lacepède, en disant que son histoire naturelle des poissons contient la description de 1463

pour se faire une idée de la grande variété de formes que présentent les poissons : que serait-ce donc , si toutes les espèces connues étaient rassemblées dans ce Muséum ? C'est cette variété , cette bizarrerie dans les formes , qui ont particulièrement engagé les voyageurs et les habitans de nos côtes et des rives de nos fleuves à leur donner cette foule de noms , plus bizarres encore , dans lesquels ils ont tâché de comparer les poissons aux animaux terrestres ou à des objets usuels.

Quoique nous nous soyons abstenus , autant qu'il a été possible , des détails relatifs à l'organisation des animaux , nous sentons cependant que quelques personnes desireront avoir des notions générales sur celle de ces êtres qui , habitant un liquide dans lequel nous ne pouvons vivre que peu d'instans , semblent devoir être munis d'organes

espèces , parmi lesquelles 339 n'avaient pas encore été reconnues.

particuliers. L'un de ces organes, et le plus essentiel, est destiné à la respiration des poissons; c'est ce que nous appelons fort improprement leurs *ouïes*: ce sont des *branchies* qui leur tiennent lieu de poumons, et qui paraissent destinées à séparer de l'eau qu'ils avalent l'air nécessaire à leur existence.

Les organes extérieurs, qui peuvent être considérés comme leurs membres, sont les nageoires et la queue, dont la plus grande partie sont pourvus: ces organes font l'office de rames et de gouvernail. Plusieurs poissons ont en outre, dans l'intérieur de leur corps, une vessie que tout le monde a été à portée d'observer, et qu'ils remplissent ou vident d'air à volonté; ce qui les aide aussi à monter et à descendre, en augmentant ou diminuant le volume de leur corps. D'après cette destination, on pense bien que cette vessie *aérienne* et *natatoire* devient inutile aux poissons dont les nageoires sont

très-étendues ; aussi la remarque-t-on rarement dans ces espèces.

Il n'est personne qui n'ait été à portée d'apprécier la prodigieuse fécondité des poissons , par la quantité d'œufs qu'on a pu observer dans ceux que l'on appelle vulgairement *œuvés* dans nos marchés et sur nos tables. Des naturalistes ont compté sur une seule femelle de morue plus de neuf millions d'œufs ; et ceci annonce en même temps la multitude de périls auxquels ils sont exposés avant d'éclorre , et ceux que courent les petits avant d'atteindre l'âge où ils peuvent braver une partie de ces dangers. En effet , non seulement l'inconstance des flots , les tempêtes , transportent ces œufs loin des rivages sur lesquels ils devaient éclorre , et les privent ainsi de la chaleur du soleil , mais encore les poissons mêmes mangent une grande partie de ces œufs ; et personne n'ignore cette vérité , devenue triviale , que les petits poissons

servent de nourriture aux gros. Sans toutes ces causes de destruction, la pensée atteindrait difficilement à la prodigieuse multiplication que quelques années suffiraient pour opérer : les rivières, sans doute, seraient obstruées, ou plutôt infectées par les cadavres amoncelés de ces animaux.

En s'arrêtant à quelques faits particuliers sur les espèces les plus connues, nous ferons remarquer que les *lamproies* doivent leur nom à l'habitude qu'elles ont de se fixer, par leur bouche, aux rochers qu'elles paraissent sucer.

C'est parmi les *raies*, poissons très-voraces, que se trouve la *torpille*; elle doit son nom à l'engourdissement causé par la commotion qu'elle donne lorsqu'on la touche : cette commotion et ses divers effets sont absolument les mêmes que ceux obtenus par nos machines électriques, et se renouvellent comme dans les appareils galvaniques. On trouve la torpille dans le voisinage

des côtes de France : sa chair n'est pas fort délicate.

Tout le monde a entendu comparer les *squales*, et sur-tout les *requins*, aux tigres des déserts. Ces poissons exercent en effet, dans la mer, la même tyrannie que ces quadrupèdes sur la terre; et leur gueule énorme, armée de plusieurs rangées de dents triangulaires et dentelées sur leurs bords, la force de leur queue, tout fait des requins les animaux les plus redoutables, non seulement pour les poissons, mais encore pour les naufragés, ou même pour les nageurs.

Les squales, et sur-tout le squalé *roussette*, fournissent aux arts ces peaux appelées *peau de chien* et *de chagrin*, qui servent à polir l'ivoire et le bois, et à couvrir des étuis, des boîtes, etc.

Nous avons vu un squalé-scie dans la IV^e Promenade (page 183).

Dans le genre des *lophies*, nous indiquerons la *grande baudroie*, que ses

formes hideuses ont fait surnommer le *diable de mer*, et qui mérite surtout de fixer l'attention, par le moyen ingénieux qu'elle emploie pour attirer les petits poissons dont elle se nourrit. Elle s'enterre presque entièrement dans la vase, ou se cache sous des plantes marines; et, ne laissant passer que les longs filamens qui surmontent son dos, elle les agite en différens sens, de manière à faire croire aux poissons que ce sont de petits vers: ceux-ci, attirés, rassemblés par cet appât, ne manquent pas d'être la proie de la baudroie, que l'on a surnommée, à cause de son industrie, *la pêcheuse*.

Les *esturgeons* (du genre des *accipensères*) donnent plusieurs produits utiles: non seulement leur chair est délicate, mais encore leurs œufs forment le *caviar*, principale nourriture de plusieurs peuples du Nord; et leurs vésicules aériennes donnent la *colle de poisson*, si utile pour la clarification

des liqueurs. C'est sur-tout du *grand esturgeon*, fort commun dans le Volga et le Danube, que se retire cette dernière substance, que beaucoup d'autres poissons pourraient fournir.

Le *gymnote électrique* est aussi appelé *anguille électrique*, à cause de sa forme alongée : les commotions qu'il donne sont beaucoup plus fortes que celles de la torpille, et lui servent non seulement à se défendre de ses ennemis, mais encore à engourdir les poissons dont il fait sa proie.

Le *xiphias espadon*, appelé aussi *l'empereur*, se trouve dans toutes les mers, et n'est remarquable que par l'espèce d'épée que forme sa mâchoire supérieure en se prolongeant. Sa chair est assez estimée.

La *morue*, qui est du genre des *gades*, mérite notre attention sous le rapport du commerce immense dont elle est l'objet, et de sa pêche, que plusieurs nations vont faire tous les ans

à la pointe de Terre-Neuve. Ses diverses préparations, en la rendant susceptible de se conserver, en ont fait, pour certains peuples, un objet de la plus grande importance : il en est à qui elle tient lieu de toute autre nourriture, et même de fourrage pour leurs bestiaux. L'on sait que le *hareng*, qui appartient à un genre fort éloigné des gades, offre à peu près le même degré d'utilité.

Le *thon*, placé parmi les *scombres*, est pour nous un poisson de passage, qui se prépare aussi de plusieurs manières : sa pêche, qui se fait à des époques fixes, est d'un rapport considérable.

Les *ables*, du genre des *cyprins*, se pêchent pour leurs écailles argentées qui fournissent la substance appelée *essence d'orient* : elle sert à enduire l'intérieur des *perles fausses*.

Plusieurs espèces de différens genres portent la dénomination vulgaire de *poissons volans*, qu'ils doivent à la faculté de s'élever assez au-dessus de la

surface de l'eau : c'est pour se soustraire à leurs ennemis qu'ils font usage de leurs longues nageoires qui les soutiennent quelque temps en l'air ; mais souvent, en fuyant les animaux marins, ils deviennent la proie des oiseaux d'eau qui sont fort communs dans quelques parages. C'est sur-tout dans les genres des *scorpènes*, des *trigles* et des *exocets*, que l'on pourra remarquer les poissons volans.

LA classe des REPTILES¹ offre, quant à la préparation des animaux destinés à l'étude, à peu près les mêmes difficultés que celle des poissons, aussi ne les conserve-t-on habituellement que dans les liqueurs spiritueuses ; alors, non seulement on ne voit pas toujours l'animal dans son entier, à moins qu'on n'ait la faculté de retourner le bocal

¹ Elle commence à l'armoire à côté de la porte d'entrée.

qui le contient, mais encore les proportions de ses diverses parties ne se présentent plus à l'œil comme s'il était hors du liquide : il n'est personne qui n'ait été à portée de remarquer cet effet d'optique en plongeant un corps dans l'eau, et de s'assurer que les parties, en s'éloignant des bords du vase, augmentent de grandeur apparente. Il faut sans doute attribuer autant à cet inconvénient qu'aux formes hideuses de plusieurs de ces animaux, le peu de temps que les gens du monde emploient à visiter cette classe; et comme c'est d'après leurs goûts, et non d'après les miens que je dois régler l'étendue des descriptions, nous ne parcourrons que les espèces les plus curieuses de cette collection.

On sait assez généralement que l'on a donné aux animaux de cette classe la dénomination de *reptiles*, parce que ceux même qui marchent paraissent ramper : cette dénomination convient principa-

lement aux serpens qui forment une division étendue de cette classe, et l'on avait désigné ceux qui composent l'autre par celle de *quadrupèdes ovipares*, parce qu'en effet ils pondent des œufs; enfin on avait aussi donné aux uns et aux autres celle d'*amphibies* pour annoncer la faculté qu'ils ont de respirer dans des intervalles inégaux. Le sang des reptiles est à peu près aussi froid que l'air dans lequel ils vivent; et ceci, en les distinguant des autres quadrupèdes, explique l'espèce d'engourdissement qu'ils éprouvent dans les temps froids, engourdissement que nous observerons dans quelques espèces de quadrupèdes à mamelles, et qui paraît également dû au peu de chaleur de leur sang.

On a souvent été à portée de se convaincre que le gosier et l'estomac des reptiles avaient la faculté de se distendre; aussi avalent-ils des animaux plus gros que leur propre corps. On a pu voir

aussi qu'ils avaient ce qu'on appelle la vie très-dure; que dans quelques espèces les parties de leur corps repoussent facilement, et qu'ils peuvent vivre plusieurs mois sans manger; enfin, leur irritabilité est très-apparente; et c'est là ce qui a fait choisir de préférence des grenouilles pour essayer l'effet du galvanisme sur les animaux morts.

On est naturellement porté à juger des mœurs des animaux par l'effroi, le dégoût, qu'ils inspirent, et aussi par la bizarrerie de leurs formes; mais cet indice, assez exact quelquefois, tromperait beaucoup, si on l'appliquait aux reptiles, car ils sont généralement d'un naturel doux; et le mal qu'un petit nombre d'entr'eux peuvent nous faire, lorsque nous troublons leur solitude, n'équivaut pas aux avantages que les diverses espèces nous procurent en détruisant une foule d'insectes nuisibles à nos cultures. ¹

¹ Après avoir partagé les reptiles en deux

Nous avons vu dans la salle du règne végétal de grandes TORTUES de mer ; c'est une espèce de ce genre , appelée *caret*, qui fournit *l'écaille*.

Les *tortues d'eau douce* sont généralement plus petites, et l'on doit remarquer que les *tortues de terre* le sont encore davantage : la *grecque* est, parmi ces dernières, l'espèce commune.

J'ai vu des tortues de terre privées et vivant depuis plus de dix ans dans une sorte d'état de domesticité. On fait avec la chair de ces animaux des

grandes divisions : reptiles qui ont des pieds, et serpens, M. Lacepède a partagé la première division en deux autres sections : l'une comprenant les reptiles qui ont une queue, tels que les tortues et les lézards ; l'autre ceux qui n'en ont pas, tels que les grenouilles, les raines, les crapauds. Quant à la seconde division, celle des serpens, les caractères distinctifs sont pris dans le nombre, la forme et l'arrangement des écailles de ces animaux.

bouillons que l'on dit salutaires pour les personnes qui ont la poitrine affectée. La plupart des espèces conservées sont étrangères. Il paraît que dans l'Inde ces animaux sont beaucoup plus grands que dans les climats tempérés.

Le genre des LÉZARDS est nombreux, et offre des espèces assez variées, parmi lesquelles on distingue les *crocodiles*. Nous avons pu voir plusieurs de ces animaux suspendus au plafond de cette même salle du règne végétal, ainsi que des *caïmans* d'Amérique, qui en sont des variétés. La voracité des crocodiles est connue : le rat de Pharaon que nous avons vu (page 134 du tome 1^{er}) est un de ses ennemis ; mais il en a un plus redoutable ; et ce n'est pas seulement pour ses œufs que le poisson-scie l'attaque et lui livre un combat d'autant plus terrible que l'un et l'autre sont pourvus d'armes dangereuses.

Liguane est un lézard d'Amérique, dont on mange la chair, que l'on dit

fort délicate. Il n'est pas rare de voir des iguanes assez privés pour suivre leurs maîtres.

On se doute bien que l'animal auquel on a donné le nom de *basilic* n'a jamais existé tel que nous le peignent une foule de récits absurdes. Le basilic des naturalistes est le plus agile des lézards : le capuchon qui le décore lui a valu son nom, qui signifie petit roi ; il le remplit d'air à volonté, et s'en sert ainsi pour augmenter sa légèreté. Le basilic vit en Amérique, et ses habitudes sont à peu près les mêmes que celles de nos lézards verts.

Le *caméléon* est encore un de ces animaux auxquels on a attribué beaucoup de facultés merveilleuses ; telle est celle de vivre d'air qu'il doit sans doute à la longue abstinence que les lézards en général peuvent supporter ; telle est encore la propriété qui l'a rendu l'emblème de la flatterie, en supposant qu'il changeait à volonté de

forme, et prenait la couleur des objets dont on l'approchait. Cette seconde propriété se borne à une grande mobilité dans les parties de son corps qu'il enfle et diminue alternativement, et aux diverses nuances de sa bile, de son sang, etc. qui paraissent à travers sa peau; mais ces changemens dépendent des différentes sensations ou affections de cet animal, et non des couleurs des objets sur lesquels on le place. Le caméléon est fort doux, vit d'insectes, et n'est pas difficile à priver.

Le *scinque*, qui se trouve dans toutes les contrées de l'Afrique, n'a quelque réputation qu'à cause de la vertu qu'on lui a attribuée de ranimer les forces éteintes. Ce lézard vit également dans l'eau et sur la terre.

Le lézard à *tête plate* est commun à Madagascar : le nom qu'on lui a donné dans cette île indique l'habitude qu'il a de sauter à la poitrine des Nègres. Quelques observateurs assurent

cependant qu'il n'est pas dangereux : il a, comme le caméléon, la faculté de changer facilement de couleur.

Les *seps* et les *chalcides* ont les pattes si courtes qu'on les prendrait, au premier aspect, pour des serpens. On trouve des seps dans nos départemens méridionaux, où ils ne sont point venimeux.

On pense bien que les *dragons* doivent leur nom à leur bizarre conformation, qui les a fait comparer à l'animal fabuleux imaginé par les anciens, et reproduit dans nos romans de chevalerie. Mais autant ce dernier paraît redoutable dans les tableaux enfantés par des imaginations brillantes, autant le *lézard-dragon* sautant, voltigeant de branche en branche dans les forêts de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, où il se nourrit de petits insectes, est doux, paisible. Ainsi, tandis que le dragon fabuleux ne paraît dans les pays enchantés que pour répandre l'ef-

froi, le dragon des naturalistes ne se montre que pour embellir et animer les bois solitaires.

Voici encore une espèce qui, pour être plus commune, n'est pas mieux appréciée : c'est la *salamandre terrestre*. A entendre beaucoup d'habitans de nos campagnes, cet animal a la propriété de vivre dans le feu, et même de l'éteindre. Selon les auteurs anciens, et sur-tout selon Pline, dont la trop grande célébrité accrédite encore aujourd'hui beaucoup d'erreurs, il est très-venimeux : l'une et l'autre de ces propriétés sont également fausses. On a seulement remarqué que lorsque la salamandre est attaquée, elle fait, suinter par les tubercules placés à chaque côté de son corps, une liqueur blanche, et de l'apparence du lait qui, prise intérieurement, pourrait être dangereuse ; mais sa morsure ne l'est point, et quant à la faculté d'éteindre le feu dans laquelle on la jette, elle

se borne à l'émission de cette même liqueur, qui, en suintant de son corps, ne retarde que de quelques instans sa destruction.

La salamandre à *queue plate* est celle que l'on nomme plus ordinairement *salamandre aquatique*, parce qu'elle vit dans les étangs, et surtout dans les marais.

Les reptiles ne changent généralement qu'une ou deux fois de peau par an; mais ces changemens sont beaucoup plus fréquens dans les salamandres aquatiques, qui d'ailleurs offrent des phénomènes intéressans pour les naturalistes dans la manière dont elles multiplient.

Les GRENOUILLES en offrent à peu près de semblables. Ces grains bruns retenus par des filamens glaireux que l'on trouve au bord des étangs sont des œufs de grenouilles, d'où sortent au bout de quelque temps des *tétards* (tels qu'on en peut voir dans plusieurs

bocaux) : ceux-ci n'ont que peu de traits de ressemblance avec l'animal entièrement développé; ce développement n'arrive que lorsque le têtard a changé plusieurs fois de peau, et que sa queue est tombée par lambeaux.

Les gens du monde trouvent peu de différence entre les *grenouilles* et les *raines* : en les regardant avec attention, il est facile d'en remarquer surtout dans leurs pieds de derrière. D'ailleurs, ces dernières, au lieu d'habiter les étangs et les marais, se tiennent sur les arbres et les buissons.

La grenouille *mugissante*, l'une des plus grandes de cette collection, vient de la Virginie, où on la nomme *grenouille taureau*, à cause de la force de son coassement.

La raine *rouge*, appelée *raine à tapirer*, est la plus curieuse de ce genre, moins par sa forme ou ses couleurs que par l'usage qu'en font, dit-on, les Américains pour varier la couleur du

plumage des perroquets. On prétend qu'il suffit, pour opérer ce changement, d'arracher quelques plumes à ces oiseaux, et de frotter la plaie avec le sang de cette raine : peut-être cette propriété a-t-elle besoin d'être vérifiée par de nouveaux observateurs pour être mise au rang des faits incontestables.

Il est difficile de parcourir la collection de CRAPAUDS placée dans ces armoires, sans que toutes les images qui servent à peindre la saleté, les goûts les plus abjects, les habitudes les plus repoussantes, ne s'offrent à la pensée. Mais, quoique ces animaux présentent, comme tant d'autres devenus des objets de dégoût, des observations précieuses au naturaliste, nous nous hâterons de passer à des êtres dont quelques-uns, plus redoutables, ont du moins des formes moins hideuses. Qu'il nous suffise de savoir que les crapauds, vivant dans l'ombre

et la fange, n'ont cependant pas de véritable venin ; la liqueur qu'ils lancent, lorsqu'on les irrite, et que l'on croit être leur urine, est moins âcre que la bave et l'humeur qui suinte de leur corps ; et ces dernières cependant n'ont rien de bien dangereux, sur-tout dans nos climats tempérés. Au surplus, quelques personnes n'apprendront pas sans étonnement qu'on a privé des crapauds, et que certains observateurs ont eu la curiosité de garder chez eux pendant plus de vingt ans ces sales et hideux pensionnaires.

Parmi les grosses espèces, on distinguera le *bossu* qui a été apporté du Sénégal ; le *pipa* et le *criard*, assez communs à Surinam ; le *cornu*, qui est aussi de l'Amérique, et l'*agua* que l'on trouve au Brésil.

IMPATIENS de reposer notre vue et notre imagination sur des êtres moins mal-faisans, nous passerons rapidement

sur les SERPENS, dont l'organisation, et quelques habitudes principales ont beaucoup de ressemblance avec les autres reptiles, puisqu'ils changent de peau comme les lézards, et s'engourdisent également l'hiver dans nos climats.

Le venin propre à quelques espèces de serpents a donné une sorte de répugnance pour ceux qui sont les plus innocens. Il n'y a pas bien long-temps encore, le vulgaire, croyant que ce venin résidait dans leur langue fourchue, fuyait tous les serpents, parce qu'en effet ils ont presque tous cette langue mobile et extensible qu'on a comparée à un dard.

Le venin des serpents est placé dans une petite glande située sous l'œil, d'où il coule dans une dent percée et très-aiguë que l'animal meut à volonté. C'est donc en faisant une piqûre avec l'une de ces deux dents qu'il introduit en même temps le venin dans la plaie.

Le nom générique de COULEUVRE, donné ici à un grand nombre de serpens, nous engage à rappeler l'observation déjà faite, que cette réunion de plusieurs animaux sous une seule et même dénomination ne doit pas faire perdre de vue le nom des individus qui souvent présentent des habitudes et des facultés très-différentes : c'est ainsi, par exemple, que dans ce genre nous voyons à côté de la *couleuvre à collier*, qui est douce, paisible, et que l'on mange dans quelques départemens sous le nom d'*anguille de haie*, de la *couleuvre commune* ou *verte et jaune*, aussi peu mal-faisante et aussi facile à apprivoiser que la précédente, et enfin près de la *lisse*, qui habite aussi nos climats, ces vipères venimeuses, telles que la *vipère commune*, l'*aspic* et la *vipère noire*, que l'on trouve également en France; et ici nous devons faire remarquer que l'*aspic* d'Europe ne doit pas être confondu avec l'*as-*

pic ou la vipère d'*Égypte*, fameux par la mort de la reine Cléopâtre : ¹ c'est aussi dans le genre des couleuvres que nous remarquons le *céraste* ou la *vipère cornue*, dont on voit souvent l'image dans les hiéroglyphes des anciens Égyptiens ; le *naja* ou *serpent à lunettes*, l'un des plus dangereux des Indes orientales, et que les jongleurs indiens savent dompter pour le donner en spectacle au peuple, en ayant toutefois l'attention d'épuiser de temps en temps son venin ; le *fer de lance*, dont on a exagéré l'effet de la morsure qui, disait-on, causait une mort prompte et

¹ Le professeur Geoffroy a rapporté d'*Égypte* un grand nombre d'animaux de différentes classes, entre autres tous les poissons du Nil, et la collection presque complète des serpens de cette partie de l'Afrique, dans laquelle se trouvent des espèces aussi précieuses pour les zoologistes que pour les personnes qui desirent bien connaître les objets du culte des anciens Égyptiens.

inévitables ; mais ce qui , dans ce genre nombreux , présente une différence non extérieure , mais assez remarquable , c'est que les vipères naissent toutes formées ; c'est-à-dire que les œufs éclosent dans le corps de la femelle , tandis que les couleuvres proprement dites , et la plupart des serpens non venimeux de ce genre déposent leurs œufs , soit dans des trous , soit dans les fumiers , et sont de véritables ovipares. Parmi les espèces étrangères que l'on a réunies dans cette collection , on verra avec plaisir le *molure* , grand serpent qui se trouve dans les Indes , et n'est point venimeux ; le *chapelet* , petit reptile curieux par l'arrangement des couleurs dont il est paré ; enfin , le *daboie* , célèbre par le respect , ou plutôt le culte qu'on lui rend dans le royaume de Juida , et aux ministres duquel on livre les plus belles filles du pays. Il est assez piquant de voir dans un frêle bocal ce grand *fétiche* ,

cet être conservateur des Nègres de Juida, et de penser que chez ce peuple la moindre irrévérence envers un reptile, confondu ici dans la foule de ses pareils, serait punie de mort : le *serpent idole* est au surplus très-pacifique.

C'est dans le genre des BOAS que se trouvent les plus grands serpens connus ; et parmi ceux-ci, le *devin* tient le premier rang : c'est le même que nous avons apperçu au plafond de la salle du règne végétal sous le nom de *dépone* qu'on lui donne dans plusieurs contrées : on l'a aussi qualifié du titre d'*empereur*, pour désigner sa puissance, et l'empire qu'il exerce sur presque tous les animaux qui habitent les mêmes contrées que lui. Cette puissance ne tient point à un venin particulier, mais à sa force, à son adresse, à son agilité. Non seulement il se sert de l'haleine infecte que sa gueule exale pour arrêter et étourdir les animaux à une assez

grande distance, et engloutit les moins grands dans son estomac extensible, mais encore il attaque les plus forts, et les entourant par les replis de son corps, il les étouffe, leur brise les os; et c'est ainsi qu'en même temps qu'il dévore sa proie, il peut retenir ou saisir de nouvelles victimes. On pense bien que ce terrible animal a dû inspirer aux peuples ignorans et superstitieux ce respect qu'ils accordèrent presque toujours à la force; aussi le devin fut-il adoré, soit par les anciens Mexicains, soit dans les contrées brûlantes de l'Afrique, soit même au Japon; et l'on frémit en pensant que les autels que lui élevèrent les anciens habitans de l'Amérique furent long-temps arrosés par le sang des victimes humaines qu'ils immolaient à ce reptile.

Il paraît que c'est à cette grande espèce de boa qu'il faut rapporter les peintures, plus ou moins exagérées, et souvent dictées par la frayeur, que la plupart

des voyageurs nous ont transmises sur d'énormes reptiles qu'ils ont vus dans les contrées équatoriales.

La peau des devins sert de parure à certains peuples, et leur chair est pour plusieurs un mets fort agréable.

Il est peu d'animaux aussi fameux que les SERPENS A SONNETTES. C'est principalement à l'espèce appelée *dryinas* que quelques naturalistes ont donné cette dénomination, qui appartient ici au genre même de ces reptiles, parce qu'en effet presque tous les individus qui le composent font entendre le même bruit. Nous ne nous arrêterons cependant que sur le plus grand, le mieux connu, qui est le *boiquira*, que l'on regarde aussi comme le serpent le plus venimeux, et l'un des plus dangereux qui existent, parce qu'il s'élançe sur sa proie avec une telle rapidité qu'il est difficile de l'éviter, si son approche n'a été décelée par sa sonnette : ce qu'on nomme ainsi n'est autre chose

qu'un assemblage d'écaillés sèches et sonores emboîtées les unes dans les autres, et qui terminent sa queue. Le bruit que ces écaillés font en se frottant les unes contre les autres est assez semblable à celui du parchemin que l'on froisse, et peut être entendu d'assez loin. Le boiquira se trouve dans le nouveau monde; mais on pense bien que les Européens l'ont détruit dans plusieurs contrées, et le poursuivent encore comme l'un des plus dangereux ennemis que l'homme ait dans ces climats.

Dans le genre des ANGUIS, on remarquera l'*orvet*, petit serpent non venimeux, assez commun en France. Les AMPHISBÈNES doivent ce nom, qui signifie *double marcheur*, à la facilité avec laquelle ils rampent en reculant, de manière à ne pas laisser appercevoir au premier aspect de quel côté leur tête est placée; ce qui a fait supposer qu'ils en avaient une à chaque extrémité de

de leur corps. Les autres genres, peu nombreux en espèces connues, offrent peu de faits intéressans.

Nous nous appercevons avec peine que cette Promenade est bien longue ; et nous craignons que plusieurs personnes ne nous aient abandonné dans la dernière visite, qui n'a eu pour objet que des êtres mal-faisans, tandis que d'autres nous sauront peut-être mauvais gré de n'avoir pas fait mention des remèdes que l'on peut opposer avec quelque succès au venin des serpens. Nous dirons que chaque pays a le sien, qui diffère comme le genre même de ce venin ; et que la morsure du boiquira, qui tue quelquefois en moins d'une minute, a trouvé aussi des antidotes ; mais, comme il serait imprudent de citer des spécifiques incertains, nous nous contenterons d'indiquer la pierre à cautère comme le meilleur qui soit connu pour la morsure des vipères venimeuses de nos climats.